L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 31 JUILLET 1887. 60ème Année

FEUILLETON.

No 9. Commencé le 24 juillet.

LE MILLION DU PERE RACLOT

—PAR—

EMILE RICHEBOURG

—Suite—

C'était mal, très mal, ce qu'avait fait la veuve Martin. On trouvait inique que Raclot et sa femme gardassent une fortune dont, en bonne conscience, la moitié appartenait aux Bertrand de Paris.

Tout cela se disait tout bas, timidement. Après tout, les intéressés seuls avaient le droit de se récrier, de se plaindre.

Depuis longtemps déjà, le père Maturin n'était plus en odeur de sainteté, nouvel et rude accroc fut fait à sa putation.

Mais cela lui était bien égal, comme il ce qu'on pouvait penser et dire de . Il tenait l'héritage qu'il avait lon ement et patiemment convoité; riche, il pouvait maintenant se moquer du qu'on dira-t-on.

La tante lui laissait deux cent cinquante mille francs. Quel beau rêve réalisé! Avec cela, il allait être le seigneur du pays.

Il en fut le fléau.

Deux ans plus tard, le père Maturin perdit sa femme.

Cela ne lui causa pas une grande émotion, car il se porta à merveille en l'avait pas du tout peur de la mort. D'ailleurs, pour se consoler, si tant est qu'il en eût eu besoin, il avait de l'argent, beaucoup d'argent; ses tiroirs, ses coffres en étaient pleins.

Une femme, qu'est-ce que c'est que ça? L'argent, à la bonne heure! Ah! l'argent, l'or . . .

Sa fortune augmentait, grossissait sans cesse et comme il aimait toujours la terre et qu'il mettait son amour-propre et sa vanité à avoir du bien au soleil, il achetait, achetait toujours. Une pièce de terre ou de pré de quelques acres avait été le noyau de plusieurs hectares. Il semblait que le père Mathurin eût mis dans sa tête de posséder à lui seul les territoires d'Aubécourt, de Ligoux et autres lieux.

Il ne travaillait plus, n'ayant plus besoin de travailler. L'ancien garçon de ferme avait maintenant des fermiers. Il avait travaillé pour les autres, les autres travaillaient pour lui.

Tout entier à ses calculs, à des combinaisons au moyen desquelles il décuplait sa richesse, il n'avait guère le temps de penser à sa fille, et la laissait chez les dames dominicaines. Comme cela, il n'avait pas à s'occuper d'elle; et puis, près de lui, elle l'aurait probablement gêné.

Les petites filles sont généralement si curieuses; elles veulent tout savoir et font souvent des questions fort embarrassantes.

Marthe sentait bien que son père l'oubliait un peu trop; mais elle avait de bonnes amis au pensionnat et les religieuses l'aimaient beaucoup. C'était compensation.

Elle était une des meilleures élèves de communauté; son éducation ne laissait rien à désirer et elle avait reçu une le et solide instruction. Elle connaissait l'allemand, l'anglais et l'italien; avait appris la musique, le dessin et peinture. Elle était excellente musicienne, jouait très bien du piano, chantait d'une façon charmante et dessinait dans la perfection.

A seize ans et demi, elle avait témoigné le désir de passer ses examens et elle avait été reçue institutrice une des premières.

L'avarice était la lèpre horrible qui rongeait le père Mathurin; mais il n'était pas seulement avare, il était aussi vaniteux à l'excès, avait une ambition démesurée et un formidable orgueil.

Il trouva que la maison de la veuve Martin dans laquelle il était installé, immédiatement après le décès de cette dernière, était devenue trop petite pour lui ou qu'elle n'avait pas un aspect assez grandiose.

Le château d'Aubécourt et ses dépendances étant à vendre, il acheta le domaine dans de très bonnes conditions, pour un morceau de pain, comme on dit.

Il s'était dit, quelques années auparavant:

—Je veux avoir un million!

Il avait le million.

On allait l'appeler monsieur Raclot.

Marthe avait ses dix-huit ans accomplis.

Elle sortit enfin de la communauté et vint demeurer chez son père.

III

Mathurin Raclot s'était enrichi aux dépens des autres: honteusement, abominablement, il avait spéculé sur le malheur d'autrui; pour arriver à sa grande fortune, il avait semé la ruine autour de lui; que de gémissements, de larmes et de misère, il y avait derrière son million!

Maintenant, on connaissait l'homme, s'était démasqué lui-même. Ah! on ne le donnait plus, comme autrefois, pour un modèle de sagesse.

C'était un misérable, on le savait. Il n'était plus estimé de personne, on le détestait plus le revoir et qu'étaient en nombre de nombreux ennemis; mais ceux-ci, comme les autres, n'osaient point parler trop haut. M. Raclot était riche et on le craignait.

On ne s'empressait pas sur son passage, on l'évitait autant que possible; mais, quand on le rencontrait, on le saluait.

—Bonjour, monsieur Raclot! Bonsoir, monsieur Raclot!

Oh! la richesse! Devant les pires coquins qui la possèdent, les hommes deviennent lâches et font des bassesses.

Mathurin Raclot vivait seul dans son château, comme un ours dans sa tanière: il est vrai que, n'étant invité nulle part, il n'avait personne à recevoir.

Il se plaisait ainsi. Il lui suffisait de pouvoir jeter les yeux sur les vallons et les côteaux, aussi loin que sa vue portait. Et, quand il s'était dit avec un sourire sur les lèvres: "—Tout cela est à moi!" il était content.

L'arrivée de Marthe au vieux château y amena un peu de mouvement, de bruit et un semblant de gaieté.

La jeune fille n'ignorait pas que son père eût de la fortune, mais elle n'en connaissait point le chiffre et était loin de soupçonner de quelle façon cette fortune considérable avait été acquise. Elle ne savait pas davantage que son père était exécré dans la pays.

Toujours la même, simple, bonne, affectueuse, n'ayant ni vanité, ni orgueil, ni fierté, elle s'étonna d'abord et souffrit ensuite de la froideur du monde à son égard. Son cœur se serrait douloureusement en remarquant qu'on l'évitait, comme si l'on avait peur d'elle.

Quand elle faisait les premières avances aux jeunes filles de son âge, ses anciennes amies, elle voyait bien que celles-ci ne répondaient à ses douces paroles de familiarité qu'avec une timidité respectueuse, une espèce de crainte qui ressemblait à de la défiance.

Qu'est-ce que cela voulait dire?

La pauvre Marthe, disposée à aimer tout le monde, sentait avec chagrin qu'elle n'avait l'amitié de personne.

Et, plus d'une fois, ses larmes coulèrent avec abondance en voyant qu'elle était si mal comprise.

Une seule femme à Aubécourt était toujours la même pour elle. C'était sa nourrice. Celle-ci ne lui marchandait pas les caresses, les baisers, les bonnes paroles. Près de sa nourrice, qu'elle appelait maman, ce qui faisait venir de grosses larmes aux yeux de la brave femme, Marthe se consolait un peu en lui confiant ses peines.

Embarrassée par les questions de la jeune fille, la nourrice répondait comme elle pouvait; elle n'osait pas lui dire qu'elle était comprise dans l'aversion qu'on avait pour son père.

—Vois-tu, ma chérie, disait-elle, c'est parce que tu as été élevée à la ville, que tu es très instruite et une belle demoiselle, que tes anciennes amies n'osent plus causer avec toi.

—Mais, répliquait Marthe, je suis la première à leur parler, à leur tendre ma main, à vouloir les embrasser.

—C'est égal, va, elles savent bien quelle distance il y a entre vous, et elles ne peuvent pas se permettre d'être familières avec toi.

Marthe baissait la tête en soupirant.

La bonne nourrice la prenait dans ses bras, couvrait ses joues de baisers et se disait, parlant des autres:

—Chère petite, comme ils la connaissent peu!

Parmi ses jeunes amies du pensionnat des Dames Dominicaines, il en était une avec qui Marthe s'était intimement liée. Mlle Mathilde de Santenay, fille d'un général de brigade en retraite, n'était que de quelques mois plus âgée que Mlle Raclet.

Marthe et Mathilde s'aimaient tendrement, comme deux sœurs.

Le général de Santenay était veuf; il demeurait à cinq kilomètres de la ville, mais pas dans un château comme Mathurin Raclot, apant de magnifique dépendances.

Le domaine de M. de Santenay était des plus modestes, car il n'était pas bien riche, le général; en dehors de sa pension de retraite, c'est à peine s'il avait cinq ou six mille francs de revenu. Il n'avait jamais pu faire des économies, s'étant constamment et avant tout préoccupé de l'éducation de ses enfants. Mathilde avait un frère venu au monde huit ans avant elle. Un son peu de fortune, le général avait dépensé, relativement, beaucoup pour son fils. Il y avait eu les années de lycée, après lesquelles le jeune homme était entré à l'Ecole polytechnique. Il en était sorti ingénieur des ponts et chaussées, et, tout récemment, n'ayant pas encore vingt-six ans, il avait été appelé à remplir ses fonctions dans le département où demeurait son père, comme s'il eût été l'objet d'une faveur spéciale.

Si le général s'était un peu sacrifié pour son fils, il n'avait pas à le regretter; le jeune homme lui avait donné et lui donnait encore toutes les satisfactions désirables; il était grandement récompensé. Georges de Santenay avait une position convenable, il n'avait plus qu'à marcher, son avenir était assuré.

Du reste, le vieux général n'avait aucune inquiétude pas plus sur l'avenir de Mathilde que sur celui de Georges. Le frère et la sœur avaient une tante, sœur aînée de leur mère, qui possédait une grande fortune.

C'était une vieille demoiselle qui, après avoir été grande couturière à Paris, s'était retiré des affaires et était venue habiter dans un village peu éloigné de celui où demeurait le général, et où elle avait acheté une jolie propriété.

Mlle Lormeau,—c'était le nom de l'ancienne couturière,—n'avait pas d'autres proches parents que M. de Santenay et ses enfants Georges et Mathilde, étant ses futurs héritiers, elle avait depuis longtemps déclaré que, lorsque son neveu et sa nièce se marieraient, elle se chargerait de les doter. A l'un comme à l'autre, elle voulait donner deux cent mille francs, estimant qu'il est encore mieux de faire aux siens du bien de son vivant qu'après sa mort.

Marthe avait vu plusieurs fois Georges de Santenay au parloir du pensionnat, lorsque la jeune homme venait voir sa sœur, et elle avait même causé avec lui en présence de Mathilde, quand ils avaient la liberté de se promener tous trois sous les ombrages des grands arbres de la communauté.

Les deux jeunes gens s'étaient vus aussi et plus librement chez le général.

Monsieur de Santenay savait que la grande amie de sa fille ne sortait jamais du couvent, pas plus aux grandes vacances qu'à celles du jour de l'An et de l'Paques; il s'était ému de voir la jeune fille toujours enfermée et, sur les instantes prières de Mathilde, il avait demandé aux religieuses de lui confier mademoiselle Raclot, en permettant à la jeune fille de sortir avec Mathilde.

Les religieuses en référèrent à M. Raclot.

Il répondit qu'il remerciait M. le général de Santenay et Mlle Mathilde de l'intérêt qu'ils portaient à sa fille, et qu'il ne voyait aucun inconvénient à ce que Marthe allât passer quelques jours de vacances chez M. de Santenay avec son amie.

Cette réponse, impatiemment attendue, causa une grande joie aux deux jeunes filles.

Dès lors et assez souvent Marthe eut des jours de sortie.

Elle était accueillie et choyée chez le père de son amie, comme si elle eut été une seconde fille du général.

Mlle de Santenay avait quitté le pensionnat un an après Mlle Raclet, mais les deux amies n'avaient point été pour cela tout à fait éloignées l'une de l'autre. A l'occasion de certaines fêtes, le général et sa fille venaient à la communauté, demandaient à la supérieure de permettre à Marthe de sortir et ils l'emmenaient.

C'est ainsi que, dans cette dernière année, Marthe et le jeune ingénieur purent se voir de temps à autre, car, chaque fois que Marthe devait passer deux ou trois jours chez le général, Georges en était instruit par sa sœur et il s'empressait d'accourir.

Est-il besoin de dire que Georges de Santenay n'était pas resté insensible à la radieuse beauté de l'amie de sa sœur, à sa grâce charmante, à ce je ne sais quoi d'adorable qui était dans toute sa personne? Depuis plus d'un an, l'amour, ce premier amour qui est l'enchantement de la jeunesse, s'était emparé de son cœur; il aimait Marthe ardemment, avec enthousiasme. C'était une passion. Il ne vivait que pour Marthe et, pour elle, il aurait donné sa vie.

N'osant point parler à la jeune fille du sentiment qu'elle lui avait inspiré, craignant aussi qu'elle refusât de l'écouter et repoussât son amour, il gardait son secret enfermé au fond de son cœur comme un trésor précieux.

Cependant, quand il apprit que Mlle Raclot allait à son tour quitter le pensionnat, la pensée que, peut-être, il ne pourrait plus la revoir et qu'étant en âge d'être mariée les prétendants se présenteraient bientôt chez M. Raclot, cette pensée lui fit éprouver une si vive douleur qu'il sortit brusquement de la réserve qu'il s'était imposée jusqu'alors.

Timide et craintif comme le sont toujours les amoureux sérieusement épris, il n'eût point le courage de dire à Marthe qu'il l'aimait, qu'il l'adorait; ce fut sa sœur qu'il prit pour confidente, ce fut à sa sœur qu'il osa enfin parler de son amour, en la chargeant, bien entendu, de savoir s'il devait espérer ou se livrer au désespoir.

—Va, mon cher frère, répondit Mathilde en souriant, j'avais deviné ton secret, et je crois bien que notre père se doute un peu aussi de la chose. Tu t'es trahi toi-même en me demandant de ne jamais oublier de te prévenir quand Marthe viendrait passer ici quelques jours.

Aujourd'hui même j'interrogerai Marthe, je te le promets, et elle me répondra avec cette franchise adorable qui est une des ses belles et nombreuses qualités.

Ah! mon cher Georges, si elle t'aime, je serai bien heureuse! Je ne puis mieux désirer que de voir mon amie devenir ma sœur.

Mais pourquoi ne t'aimerait-elle pas? Si elle a tout pour être aimée, n'a-t-il pas tout, toi aussi, pour qu'on t'aime?

Georges avait fait sa confidence à sa sœur dans la matinée, avant le déjeuner. Dans l'après-midi, les deux amies se promenaient seules dans une allée du jardin.

—Marthe, dit Mathilde, j'ai une grosse révélation à te faire.

—Eh bien, Mathilde, je t'écoute.

—Avec toi, Marthe, il est inutile de prendre le chemin le plus long pour arriver au but, je vais donc te dire de quoi il s'agit, simplement et sans préambule.

Marthe, ce matin, mon frère m'a ouvert son cœur; ce cœur est tout brûlant d'amour pour toi.

Mlle Raclot tressaillit et devint rouge comme une belle grise mûrie au soleil. Son cœur se mit à battre très fort.

—Apprends, Marthe, continua Mathilde, que Georges t'aime d'amour depuis un an et que, jusqu'à ce jour, il a caché son secret, comme si c'était un crime de t'aimer, toi si belle, si charmante, si parfaite en tout.

Marthe appuyait une main sur son cœur et regardait son amie comme en extase.

—Maintenant, Marthe, reprit Mathilde, que vais-je dire à Georges? Vais-je aller lui porter de ta part la joie ou la douleur?

Marthe eut un nouveau tressaillement, puis ses yeux rayonnèrent et elle se jeta au cou de son amie en lui disant d'une voix faible, étranglée par l'émotion:

—Mathilde, j'aime ton frère!

Mlle de Santenay ne put retenir une exclamation joyeuse.

—Ah! tu seras ma sœur! s'écria-t-elle. Elles s'embrassèrent et se mirent à pleurer.

Oh! quelles étaient douces ces "larmes!"

Un instant après, ivre, fou de bonheur, Georges déclara à sa sœur qu'elle l'aurait tué du coup si elle était venue lui dire qu'il ne devait plus penser à Marthe.

Le jour même, le général fut mis au courant de la situation.

—C'est bien, dit-il, j'ai pu apprécier les rares qualités de Mlle Raclot; je sais ce que vaut cette jeune fille, Georges ne pouvait faire un choix qui me convint mieux et j'approuve ses projets. Mais il y a M. Raclot, qui ne sait encore et peut avoir des idées contraires aux nôtres; en effet, rien ne nous dit qu'il n'a pas déjà d'autres vues sur sa fille. Dans tous les cas, et dans l'état où en sont les choses, Mlle Raclot ne peut plus revenir ici.

—Heureusement, dit Mathilde, elle n'a plus que peu de temps à rester au pensionnat.

—Quand Mlle Marthe sera chez son père, celui-ci nous invitera, je pense à lui rendre visite; nous irons tous trois à Aubécourt; alors j'apprendrai à M. Raclot, s'il ne le sait pas déjà, que sa fille et mon fils s'aiment; après quoi je lui demanderai la main de Mlle Marthe Raclot pour Georges de Santenay. Nous devons donc, d'ici-là, ajourner nos projets.

Georges et Mathilde approuvèrent les sages paroles du général.

Marthe n'avait pas été appelée à ce conciliabule entre le père et ses enfants; mais elle avait été instruite par Mathilde de la décision prise.

IV

Mathurin Raclot n'aimait guère plus sa fille qu'il n'avait aimé sa femme; néanmoins, il la traitait avec douceur et il avait pour elle cette sorte de respect que les natures supérieures imposent aux êtres ignorants et grossiers. Bien élevée, très instruite et d'une grande distinction, Marthe, d'ailleurs, flattait la vanité et l'orgueil du vieux paysan.

Malgré son avarice, Mathurin Raclot ne refusait rien à sa fille; il est vrai qu'elle ne demandait pas beaucoup pour sa toilette. Modeste dans ses goûts, habituée à la simplicité, elle n'était pas plus exigeante au château d'Aubécourt qu'elle ne l'avait été pendant les longues années passées au couvent. Certes, ce n'était pas au village, près de son père, au milieu d'une population de cultivateurs, qu'elle pouvait devenir coquette et recherchée dans ses toilettes.

Le père était charmé de voir que sa fille n'était point, comme il l'avait redouté, une dépensière.

Aussi, ayant réalisé sur une vente de bestiaux un bénéfice sur lequel il n'avait point compté, il acheta à Marthe, d'un seul coup, pour trois mille francs de bijoux. C'était merveilleux, inouï.

La jeune fille remercia son père avec une émotion mêlée de surprise.

Elle allait pouvoir remplacer ses boucles d'oreilles de vingt-cinq francs par des boutons de deux mille francs et mettre pour la première fois un bracelet à son bras et à son doigt une bague de prix.

Mais, disons-le, c'était moins pour être agréable à sa fille que pour satisfaire sa vanité que M. Raclot s'était montré si extraordinairement prodigue.

Marthe savait parfaitement,—elle le sentait,—que la tendresse paternelle de son père laissait beaucoup à désirer; elle souffrait de le voir répondre à son affection par la froideur et faisait tout ce qu'elle pouvait pour faire fondre cette glace: mais l'amabilité, les gentillesses, les caresses, n'ont aucune action sur l'airain ou sur le marbre.

L'intimité entre le père et la fille n'existant pas, Marthe ne pouvait être expansive, et, forcément, elle mettait un frein aux élans de son cœur.

Aussi, depuis plus de deux mois qu'elle était revenue chez son père, n'avait-elle pas eu le courage de lui dire qu'elle aimait Georges de Santenay et qu'elle aimait ce jeune homme.

Un matin, après avoir longuement parlé au paysan du général de Santenay, de sa fille et de son fils, de l'accueil qu'elle avait reçu dans leur maison, de sa reconnaissance et de l'amitié qui l'unissait à Mlle de Santenay, elle lui fit comprendre que, pour les remercier, il devait les inviter, au moins une fois à venir passer deux ou trois jours au château d'Aubécourt.

Tout d'abord, M. Raclot ne cacha pas s'as fille que la proposition qu'elle lui faisait n'était pas de son goût.

Mais Marthe insista; elle eut même des larmes qu'elle ne put retenir.

Voir pleurer sa fille n'était rien pour Raclot, cependant il se laissa convaincre en se disant que ça ferait bien dans le pays quand on saurait qu'il recevait chez lui, comme amis, un général, un ingénieur des ponts et chaussées, et Mlle Mathilde de Santenay, une amie intime de sa fille.

Toujours la vanité et l'orgueil.

L'invitation fut faite et la réponse ne se fit pas attendre.

Quelques jours après, M. de Santenay, son fils et sa fille arrivèrent au château.

Nous croyons inutile de dire si l'on fut heureux de se revoir, si les deux amies s'embrassèrent avec effusion, et de parler des serrements de mains furtifs et des longs regards échangés entre les deux amoureux.

Subissant, cette fois, l'influence de sa fille, le rustre ne se montra pas trop maladroit et reçut ses nobles invités d'une façon assez convenable. C'était un paysan; on ne pouvait exiger de lui plus qu'il ne pouvait donner.

La famille de Santenay était venue à Aubécourt pour trois jours. La première journée se passa fort tranquillement. On commençait par faire connaissance. A la dérobée, elle, rougissante, mais heureuse et ravie, Marthe et Georges se chuchotaient à l'oreille de douces paroles d'amour.

M. Raclot, se gondant comme la grenouille de la fable, ne manqua pas de promener ses hôtes au milieu de ses terres. Sous le prétexte de leur faire visiter ses fermes, de leur montrer ses grands clos où il y avait deux cents bœufs dans l'herbe, il voulait les faire voir aux habitants de la commune, aussi les attifait et repassait dans la grande rue d'Aubécourt où la rosette rouge que M. de Santenay portait à sa boutonnière devait produire son effet.

Ah! c'eut été mieux encore si le général était venu avec son brillant uniforme!

Le lendemain, après le déjeuner, pendant que Georges et les deux jeunes filles faisaient dans le parc un tour de promenade, M. de Santenay, resté seul avec M. Raclot, jugea que le moment était venu de remplir la promesse qu'il avait faite à son fils, c'est-à-dire de parler à M. Raclot de l'amour réciproque de Marthe et de Georges.

—Cher monsieur Raclot, dit-il, vous savez que mon fils est ingénieur des ponts et chaussées; ce n'est pas à moi, son père, de vanter les mérites de ce jeune homme, je puis vous dire que, dans quelques années, il sera ingénieur en chef.

—Une belle position, monsieur le général, fit Raclot.

—Eh bien, M. Raclot, je vais vous apprendre une chose qui, je l'espère, ne vous causera aucun déplaisir.

Le paysan eut un mouvement brusque et tendit ses deux oreilles.

—Mon fils, poursuivit M. de Santenay, aime Mlle votre fille, et il j'estimerait le plus heureux des hommes si vous vouliez l'agréer comme votre futur gendre.

Mathurin Raclot resta un moment abasourdi et muet de surprise. Il ne lui était pas encore venu à la pensée qu'il aurait un jour à marier sa fille et, par conséquent à lui donner près de la moitié de sa fortune en lui rendant ses comptes de tutelle.

—Pardon, monsieur le général, balbutia-t-il, ce que vous venez de me dire... je suis sous le coup d'une surprise.... je m'attendais si peu.... Ainsi, M. Georges de Santenay aime ma fille? Je n'en reviens pas. Un si grand honneur pour elle.... et pour moi, qui ne suis qu'un pauvre paysan!... Mais voilà, je crois bien que ma fille ne songe pas le moins du monde à se marier.

Vous devez comprendre, monsieur le général, que je ne mis point presse de me séparer de Marthe: je n'ai qu'elle d'enfant.... Et puis, et puis.... Eh bien, oui, je ne comprends le mariage, moi, que si l'on s'aime des deux côtés.

—Votre manière de voir est absolument semblable à la mienne, monsieur Raclot.

—A la bonne heure.

—Nous allons donc facilement tomber d'accord.

—Comment cela?

—C'est tout simple: Georges de Santenay aime Mlle Marthe Raclot et Mlle Marthe aime Georges de Santenay.

Mathurin Raclot ouvrit de grands yeux effarés. Son front s'était subitement assombri.

—Eh bien, cher monsieur, ajouta le général, nous n'avons plus qu'à nous unir pour faire bien vite deux heureux.

Un double éclair illumina le regard du paysan.

—Ah ça! dit-il avec raideur et un accent singulier, vous me croyez donc bien riche?

Cette question était une injure grossière.

M. de Santenay fronça les sourcils et le rouge monta à son front. Toutefois il se contint, il savait à quel homme il avait affaire.

(A continuer.)

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 30 juillet 1887.

COMPTOIR D'ESCHANGES (CLEARING HOUSES) DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

	Echanges.	Balances.
Jusqu'ici cette semaine	$617,511 00	$73,027 00
Même temps la semaine dernière	632,524 00	119,486 00

MONNAIE ETRANGERE.

Dollar mexicain	75	
Pièces de 5 francs	80@	
Pièces de 20 francs	$3.80@	3.90
Souverains	4.80@	4.90
Pièces de 10 thalers	7.50@	....
Doublons espagnols	15.40	
Doublons patriotes	15.35	
Doublons mexicains	15.40	
Pièces de 20 pesos mexicains	...@	18.40
Or de l'Amérique du Sud	80c par	oz
20 marcs prussiens	4.60@	4.75
Or de la Californie	7@8 0@par	
Or américain, poids léger	95@	97
Or américain, inutilé	5 0@0 d'escompte	

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans—L'argent est en demande modérée, bonne quantité est sans changement.

Prêts sur garanties : aux banques — à 6 pour cent; en dehors des banques, 4½ pour cent.

Les taux d'escompte par an sont comme suit:

Papier de commerce exceptionnel	7 pour cent
" " A1	7@8 "
Prêts sur garanties collatérales	5@6 "
Hypothèques A1	7@8 "

New York—Taux de l'argent, 5 pour cent.

Londres—Taux de la Banque d'Angleterre 2; consols, 101 11|16; argent en lingots à 44 5|16; U. S. 4's. 130½.

Paris—Rentes, 81,17½.

CHANGE.

REISCHMARKS—Commercial à 94¼.

Le STERLING est calme.

Connaissement de navire A1 clear..... 481 @481¼

Traites de banques..... 484½

Abolitante jours.

Les FRANCS sont calmes.

Francs à demeure..... 5.25

Traites de banque..... 5.20

Soixante jours

Le CHANGE A VUE SUR NEW YORK est calme.

Traites le commerce au pair à 50c. de prime.

Traites de Banques 2; 50 de prime.

Les banques tirent des chèques à $1 50 de prime pour le taux de collection.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Bureau à 11 A. M.

$1,000 N O City RR mort gos	116	
$500 Bons à prime	123¼	

Après le Bureau de 11 a. m.

$1,000 New City 7 per cents	111½
1,000.....do	111½
20 actions de St Charles St RR	$ 85½
5,000 City Consolidated (Crescenas)	102½

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes de N. O. Stock Exchange.

Banques.	Valeur au pair	Offre	Demande
Canal Banking Co	100	133	140
Citizens	100	....	101½
Germania National	100	144	....
Germania Savings	100	144	....
Hibernia National	100	145	....
Louisiana National	100	....	144
Metro. Loan & Savings	100	118	121
Mutual National	100	....	....
N O National	100	410	....
People's	50	....	....
State National	100	....	....
Union National	100	....	100½
Whitney National	100	....	....
Compagnies d'assurances.			
Crescent Ins	100	....	37½
Factors and Traders Ins	100	....	75
Firemen's	50	....	....
Germania Ins Co	100	....	120
Hibernia Ins	100	....	....
Home Ins	100	....	80
Hope Ins	100	....	99
Lafayette	50	67½	....
Merchants Mutual	100	49½	....
Mechanics' and Traders	100	....	100
N Orleans Ins As	50	....	....
N Orleans Ins Co	50	25½	....
People's Ins	25	....	....
Sun Mutual Insurance	100	....	....
Southern Ins Co	100	....	90
Teutonia	100	119	124
Chemins de fer urbains.			
Carrollton	100	74	75
Crescent City	100	60	....
Canal and Claiborne	100	....	....
New Orleans City	100	98½	99½
Orleans Ref	50	....	59
St Charles Street	50	65	66½
Actions diverses.			
Bienville Oil Works Co	100	....	....
C C Slaughterhouse	50	30	32
Imp Bonded Warehouse	100	....	....
Jefferson City Gas Light Co	100	....	....
Consumers' Ice Co	100	....	....
Louisiana Ice Man Co	100	11½	12
La State Lottery Co	100	....	....
La Oil Co	100	....	....
Metairie Cemetry Ass	100	....	....
N O Gas Light Co	100	64½	....
N O Waterworks Co	100	60	63
Planters' Crescent Oil Co	100	....	....
Sugar Shed Co	100	46	....
Southwestern Brush Electric Light Co	100	....	....
Louisiana Electric Light Co	100	55	65
Jockey Club	....	....	....
Bons d'Etat.			
Louisiana 4s	....	85½	85⅞
" Three (Baby bonds)	....	....	....
Bons de ville.			
Premium bonds	123¼	124¼	....
Premium drawn number	....	....	....
Privilege on Premiums	....	....	....
Consolidated 6's	....	....	....
" Orleans	108½	....	....
Consolidated Extended	107¼	....	....
" Crescenas	100½	....	110
Extended 6's	....	....	....
" Railroad	....	....	....
" Waterworks	....	....	....
City 6 0|0 certificates	102½	....	....
City 6 0|0 Cts for Consol Coup	....	....	....
City 7's consolidated	95½	96½	....
City 7's old	....	....	....
" new	110	112½	....
" gold	....	....	....
Bons divers.			
Cotton Exchange Stock	....	....	....
Produce Exchange Stock	....	....	....
Stock Exchange Stock	....	....	....
Mechanics, Dealers and Lumbermen's Exchange Stock	....	....	....
U S 4 0|0	....	127½	....
Canal & Clairb. St RR mort	....	....	....
C., St. L. & N. O. R. R. Cs	....	....	....
Jackson RR 2d mort. coup	....	....	....
Jackson RR 2d mort. dabt	....	....	....
Morgan's L & T 1st gold mort	....	....	....
N O Pacific RR 1st gold mort	....	....	....
St Charles Hotel Co mort	....	....	....
Crescent City 1st	....	....	....
" new	....	....	....
N O City RR Co mort	....	115½	....
St Charles St RR mort	....	....	....
N O Waterworks Co mort	....	....	....
La Lottery Co mort	....	....	....
Levee S. Golden Press mort	....	....	....
La Electric L. Ligt mort	....	....	....
Certificats et Warrants.			
State Warrants Ordin. 1884	....	....	65
State Warrants Ordin. 1885	....	40	....
do do do 1886	....	....	....
do do do 1887	....	....	....
Police Cts	....	....	....
Schoolcts	....	....	....
City Scrip, old	....	....	....
" new	....	....	....
Jas. Is. Cts. on State Consols	....	....	....
Cts étés en vertu de l'acte 135 de 1880	....	....	....
Unpaid State Coupons No 12 (Janv. 1 1880)	....	....	26
Unpaid State Coupons prior to No 12	....	....	....
Unpaid City Coupons	....	....	....
Half paid Coupons	....	....	....
State School Warrants	....	....	....

1 Avec actions. 2 Sans dividende.
3 Avec coupon. 4 Sans coupon.
5 Crescenas 6 Issue. 6 New Stock.
Pour moins de $5000 et plus de $1000

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

(Nos cotes pour les marchés du pays et étranger sont prises des dépêches de la Presse Associée et notre rapport local du New Orleans Cotton Exchange.)

MARCHE DE LA NLLE-ORLEANS

SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 100 balles, comprenant — balles après 2:30 p. m. hier

Le marché est inactif.

Les cotons tachés sont de ⅛ à ⅜c plus bas que les cotons blancs.

Délivré sur contrats, 100 balles.

	Aujourd'hui	Hier	Même jour la semaine dernière
Low Ordinary	7¼	7¼	7½
Ordinary	7¾	7¾	8
Good Ordinary	8¼	8½	9¼
Low Middling	9⅛	9½	9⅞
Middling	9½	9½	9⅞
Good middling	9¾	9¾	10¼
Middling Fair	10⅛	10⅛	10⅞
Fair	10¾	10¾	11

FUTURES.

Stables.

Juillet — à —; août 9,16 à 9,17; septembre 8,96 à 8,97; octobre 8,75 à 8,76; novembre 8,72 à 8,73; décembre 8,73 à 8,74; janvier 8,79 à 8,80; février 8,88 à 8,89; mars 8,97 à 8,98; avril 9,06 à 9,08; mai 9,16 à 9,17; juin 9,25 à 9,27.

Les ventes comprennent 30,300 balles.

MARCHES DIVERS.

Aujourd'hui le matching était coté à la Nouvelle-Orléans 9⅛; à Galveston 9⅛; à Mobile 9⅛; à Savannah 9¾; à Charleston 10; à Wilmington 10¼; à Norfolk à 10; à Baltimore 10⅜; à New York à 10; à Boston à 10¼; à Philadelphie 10⅛; à Memphis à 9¾; à Augusta 10⅜.

MARCHE DE NEW-YORK.

SUR PLACE.

Facile.

Cotons: Ordinary 7 7|16; Good Ordinary 8 3|16; Strict Good Ordinary 9⅛; Low Middling 9⅝; Middling Uplands 10; Middling Orleans 10⅛; Middling Texas 10⅛.

FUTURES.

Stables.

Juillet — à —; août 9,20 à 9,22; septembre 9,33 à 9,34; octobre 9,24 à 9,25; novembre 9,20 à 9,21; décembre 9,20 à 9,21; janvier 9,23 à 9,24; février 9,30 à 9,31; mars 9,36 à 9,37; avril 9,42 à 9,43; mai 9,48 à 9,50.

MOUVEMENT DU COTON.

REÇU, HIER—A la Nlle-Orléans, depuis le 1er septembre, 1,727,530 balles, même temps l'année dernière, 1,738,842 balles; à tous les ports des Etats-Unis, 6,196,840 balles, même temps l'année dernière, 6,261,360 balles.

EXPORTATIONS A L'ETRANGER—De la Nouvelle-Orléans depuis le premier septembre, 1,444,443 balles; même temps, l'année dernière, 1,541,156 balles; de tous les ports des Etats-Unis 4,210,817 balles; même temps l'année dernière, 4,320,434 balles.

STOCKS—A la Nouvelle-Orléans, 46,661 balles; même temps l'année dernière, 16,583 balles; dans tous les ports des Etats-Unis, 197,602 balles; même temps, l'année dernière 232,613 balles.

MARCHE DE LIVERPOOL.

SUR PLACE.

Vendredi.

Stable avec une assez bonne demande.

Cotes—5 9|16d pour le Middling Uplands et 5 9|16 pour le Middling Orléans.

FUTURS

4 p. m.—Stables.

MARCHE DU HAVRE.

Calme et stable.

Cotes—66 fr. pour le Très Ordinaire (sur pièces) et 66 fr. pour le Low Middling (sur mar.)

SUCRE ET MELASSE.

Rapport officiel du Louisiana Sugar Exchange.

SUCRE—Open kettle et Centrifugal forts.

Ventes 27 barils et — boucaus de sucre et 25 barils de mélasse.

OPEN KETTLE—

Choice	—@—	
Strictly prime	—@—	
Prime	—@—	
Fully fair	—@—	
Good fair	5¾@—	
Fair	—@—	
Good common	—@—	
Common	—@—	
Inferior	—@—	

CENTRIFUGAL—

Plantation granulated	—@—	
Off granulated	—@—	
Choice white	6 3|16@—	
Off white	6 @ 6¼	
Gray off white	—@—	
Choice yellow clarified	6 3|16@—	
Prime yellow	6 @ —	
Off yellow	—@—	
Seconds	5¼@5 7|16	

MELASSE